

F. André Lanfrey

Marcellin Champagnat (1789-1840), fondateur des Frères Maristes, béatifié en 1955 et canonisé en 1999 est l'un des principaux fondateurs de congrégations de frères au XIX<sup>e</sup> siècle. Fils d'un paysan de Marlhes, dans les Monts du Velay, devenu prêtre en 1816, il a consacré sa vie à l'éducation chrétienne des enfants des villages et des bourgs.

## MARCELLIN CHAMPAGNAT DANS UNE TRADITION PEDAGOGIQUE

Aussi riche que soit sa personnalité il convient de la situer dans une tradition née à la fin du Moyen-Age dans les milieux fervents aspirant à la réforme de l'Eglise par l'instauration d'une religion plus évangélique et d'une société plus pacifique. L'humaniste Erasme serait un bon symbole de cette double aspiration. Et c'est au sein de ce puissant courant réformateur que naissent des initiatives de grande portée comme les collèges jésuites pour l'éducation des élites. Des « écoles de charité » dirigées par des congrégations de « sœurs » instruisent les filles des milieux populaires. Du côté des garçons Jean-Baptiste de la Salle crée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle les Frères des Ecoles Chrétiennes, peu nombreux mais inventeurs de la méthode simultanée groupant les élèves de même niveau en « classes » bien ordonnées où l'on enseigne catéchisme, lecture et civilité.

Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle fonctionne donc l'école moderne servie par un corps enseignant d'hommes et de femmes considérant leur tâche comme une vocation et non un métier ; possédant une véritable technique pédagogique ; organisés en des corps assurant stabilité et pérennité des œuvres en vue d'une réforme en profondeur de la chrétienté.

Avant la Révolution le système est inachevé : les campagnes sont peu touchées, les élites apprécient peu un enseignement systématique du peuple ; et l'Etat absolu (Despotisme éclairé) commence à s'intéresser à l'éducation pour mieux asseoir son pouvoir. En France, au sortir de la Révolution, il y aura donc deux entités éducatives aux objectifs partiellement opposés : l'Eglise et l'Etat. Mais dans un premier temps les besoins éducatifs seront tellement grands que la collaboration l'emportera sur la concurrence. C'est dans ce contexte de reconstruction-concurrence que Marcellin Champagnat commencera, en 1817, à rassembler des frères.

### MARLHES ET CHAMPAGNAT

Marcellin Champagnat naît en mai 1789 dans la paroisse de Marlhes au moment où commencent à Versailles les Etats Généraux qui vont révolutionner la France. C'est une paroisse de 2700 habitants à la limite de l'actuel département de la Loire, à environ 1000 m. d'altitude. A cette altitude, l'économie est fondée sur l'élevage et l'exploitation de la forêt. La rubanerie y est une activité féminine très répandue. C'est un pays profondément réévangélisé au XVII<sup>e</sup> siècle par Saint François Régis, jésuite basé au Puy. Dans plusieurs hameaux exercent des « béates », pieuses filles célibataires apprenant aux filles catéchisme, prières, lecture, et dentelle ou rubanerie.

La famille Champagnat habite au hameau du Rozey non loin du bourg. Le père, Jean-Baptiste, propriétaire d'un petit domaine est aussi exploitant forestier, marchand et même meunier. C'est un homme assez instruit, qui exercera des fonctions importantes sous la Révolution : secrétaire de mairie, colonel de la garde nationale et même chef de l'administration municipale au temps du Directoire. Son épouse Marie Chirat et lui ont eu 10 enfants dont six parviendront à l'âge adulte. Marcellin est le neuvième.

Comme la plupart des enfants, Marcellin reçoit en famille, de sa tante ancienne religieuse, et de sa mère, l'éducation chrétienne et le début de l'alphabétisation. Pour se préparer à la première communion il fréquente, de la Toussaint à Pâques, l'école du bourg. Mais, sa première communion faite, il refuse de continuer à s'instruire, rebuté par une méthode individuelle peu efficace et brutale. Durant un an ou deux il envisage de devenir paysan et reçoit de son père la formation aux multiples activités que les paysans d'alors sont capables de pratiquer.

Son destin va être bouleversé par l'action du clergé qui, après le concordat de 1801, reconstitue ses cadres en dirigeant des petits séminaires. En 1804-1805 Marcellin se remet aux études chez son beau-frère qui tient à Bourg Argental un « petit collège » et en 1805 il intègre le petit séminaire de Verrières-en-Forez où il fera ses études secondaires jusqu'en 1813.

Quand il arrive dans cet établissement le niveau des études est encore faible et l'esprit des séminaristes laisse à désirer. Une « bande joyeuse » fréquente volontiers les cabarets du bourg et se révèle peu disposée à la discipline. Mais la situation s'améliore rapidement et le jeune homme, qui semble avoir eu d'abord une idée assez vague de sa vocation, est considéré dès 1808 comme un étudiant ecclésiastique sérieux. De 1813 à 1816 c'est le temps des études théologiques au grand séminaire Saint Irénée à Lyon. Comme ces années sont celles de la fin de l'Empire et du début de la Restauration, l'atmosphère est assez agitée, les séminaristes, dégoûtés du despotisme impérial, évoluant vers le royalisme.

En effet, Napoléon avait rétabli l'Eglise de France par le concordat de 1801 mais sans les anciens ordres masculins, en particulier les jésuites. Mais des groupes de séminaristes nourrissent des projets de rétablissement de nouveaux ordres religieux inspirés de la Compagnie de Jésus. Parmi ces groupes un peu exaltés il y a les « Maristes », une douzaine de jeunes gens décidés à créer une « Société de Marie » destinée à remplacer la « Société de Jésus » comme ordre adapté au nouveau monde. Sous l'inspiration d'un séminariste venu du Puy, Jean-Claude Courveille, ces jeunes gens, dont fait partie M. Champagnat, élaborent un « formulaire » prévoyant une mission universelle répartie en trois branches : prêtres, religieuses, laïcs. Mais Marcellin Champagnat réclame une quatrième branche : pour lui il faut des frères pour éduquer convenablement les enfants des campagnes, comme ont fait les Frères des Ecoles Chrétiennes dans les villes dès le XVII<sup>e</sup> siècle.

Nommé en août 1816 vicaire à La Valla, un village situé sur les flancs du Mont Pilat, il est poussé en avant par des rencontres fondatrices : avec un jeune homme d'un hameau éloigné, très ignorant de sa religion, qu'il doit préparer à la mort ; avec un domestique, ancien soldat illettré, qui veut bien se faire son disciple, et avec un adolescent qui envisage la vie religieuse. Le 2 janvier 1817 l'ancien soldat et le jeune homme s'installent au bourg de La Valla.

## **DE L'ASSOCIATION DE LAÏCS A LA CONGREGATION**

Probablement à la fin de 1817, ils commencent à enseigner le catéchisme les dimanches dans les hameaux. Ils exercent aussi des actions caritatives auprès des enfants et des adultes, quêtant nourriture et vêtements, s'occupant des malades, accompagnant le vicaire dans ses courses apostoliques vers les nombreux hameaux. Ce sont des auxiliaires pastoraux.

M. Champagnat leur a donné un habit spécifique : une redingote noire qui fait d'eux des laïcs militants : des « frères ». En 1819 ils seront 6, tous de LaValla. Pour la population ce groupe d'hommes n'est pas trop étrange car, dans le bourg, existe une communauté d'une dizaine de « Sœurs de Saint Joseph » qui ne sont pas des religieuses mais de pieuses filles exerçant la profession de passementières, éduquant les filles et s'occupant des malades.

La paroisse dispose de deux écoles : l'une au bourg, où peuvent se rendre les enfants du bas de la commune ; et une autre au hameau du Sardier dans la haute vallée du Gier. Mais comme les frères recueillent des enfants pauvres à qui ils assurent nourriture et enseignement du catéchisme, ils deviennent pratiquement concurrents du maître d'école.

C'est l'occasion d'un conflit avec le curé Rebeau qui défend son instituteur mais celui-ci sera remplacé par le jeune homme qui enseignait précédemment au Sardier. Durant une année il initie certains frères à la méthode simultanée. Comme il se retire en 1819, ceux-ci prennent l'école en charge tout en continuant leurs tâches catéchétiques et caritatives au bourg et dans les hameaux. Le F. Laurent s'installe même au Bessat, le hameau le plus éloigné de la commune, pour y enseigner catéchisme et lecture. Dès 1818 le curé de Marlhès, village natal de M. Champagnat, a obtenu deux frères pour son école paroissiale.

Les populations d'alentour commencent donc à savoir qu'à La Valla existe un noviciat, ou ce qu'on commence à appeler une « école normale », où le vicaire forme des jeunes gens à l'enseignement. Aussi, curés et notables cherchent à obtenir des frères tandis que de jeunes ruraux viennent se former au métier d'instituteur grâce à cette œuvre peu coûteuse et bien insérée dans le milieu rural.

Pour étoffer ses finances M. Champagnat reçoit des pensionnaires, enseignant même le latin à certains. L'exploitation du jardin, la fabrication des clous, les dons en nature des habitants permettent de vivre chichement au jour le jour : pommes de terre, fromage, légumes et un pain de mauvaise qualité sont les bases de l'alimentation. Pour imiter le prestigieux mode de vie trappiste, on ne boit jamais de vin. Ce régime austère est aussi commandé par le but de l'œuvre : les frères doivent coûter le moins possible aux communes.

La Valla est donc une ébauche de couvent où M. Champagnat introduit progressivement une règle inspirée de la vie monastique, mais aussi : une école normale, une école de village, un pensionnat, un refuge pour vagabonds. Comme M. Champagnat impose aux novices et pensionnaires un habit bleu, la population désignera tous ses disciples sous le nom de « frères bleus ».

La naissante notoriété d'une œuvre sans statut clair inquiète les autorités. Le principal du collège de St Chamond juge même qu'il s'agit d'un collège clandestin et dénonce Champagnat. Le curé de La Valla est mécontent de son vicaire qui consacre trop d'énergie et de temps à une œuvre qui prend la forme congréganiste et les curés des alentours considèrent que Champagnat court à la ruine. D'ailleurs, pour leurs écoles paroissiales, la plupart veulent de bons instituteurs laïcs et non des religieux.

En 1819-1820 Champagnat essuiera donc plusieurs attaques venant des milieux ecclésiastiques. Mais il est encouragé par la fidélité de ses disciples et protégé par MM Courbon et Bochart, les vicaires généraux qui administrent le diocèse. Prié de mettre de l'ordre dans son œuvre, il s'installe chez les frères, à la fin de 1819, déménageant de nuit afin de ne pas faire jaser. Jusque-là, simple directeur spirituel et formateur d'une association de laïcs, il devient le supérieur ecclésiastique. En 1822, l'inspecteur d'académie visitant LaValla, constatera qu'il ne s'agit pas d'un collège mais de l'ébauche d'une congrégation religieuse.

Les années 1820-22 sont celles d'une crise de recrutement. Si la maison ne manque pas de pensionnaires et d'écoliers, aucun nouveau Frère ne s'est engagé dans l'œuvre, qui plafonne à dix membres. C'est que, si l'opinion admire leur mortification, elle est aussi déroutée par une militance parfois intempestive.

Le problème sera en partie débloqué au printemps de 1822 par l'initiative d'un ex-Frère des Ecoles Chrétiennes qui, cherchant à se faire admettre, réussit à attirer avec lui huit adolescents de la Haute-Loire. Mais cet événement n'explique pas à lui seul ce

retournement : les autorités du diocèse de Lyon soutenant l'œuvre, les curés sont moins réticents à y envoyer des aspirants. Enfin, Champagnat a éloigné de LaValla Jean-Marie Granjon, directeur des Frères et maître des novices, adepte d'une vie religieuse très austère et d'un apostolat multiforme. Désormais il sera demandé aux Frères de se cantonner à l'école.

### **L'HERMITAGE : UN POLE DE RAYONNEMENT EDUCATIF**

L'arrivée d'un groupe massif de jeunes gens en 1822 a décidé M. Champagnat à agrandir sa maison de La Valla. Dépourvu d'argent il construit lui-même avec l'aide des frères. Mais dès 1823 il faut songer à plus d'espace, et en un lieu moins retiré que La Valla. C'est dans la basse vallée du Gier, tout près de la ville de St Chamond, sur un terrain très rocheux mais bon marché qu'il construit, en 1824-25, une vaste maison qu'il nomme L'Hermitage de Notre-Dame. Pour le financement il a reçu l'aide de son réseau de relations laïc et ecclésiastique, en particulier de M. Courveille, inspirateur du projet mariste.

La nouvelle communauté est maintenant sous la direction de trois prêtres maristes : Champagnat, Courveille, Terrailon, car le projet est de créer en ce lieu une branche de prêtres maristes. Mais prêtres et frères ne conçoivent pas cette société de la même manière : pour les premiers, son origine est dans le projet élaboré au séminaire en 1816 tandis que pour les seconds la fondation a eu lieu à La Valla en 1817. Il va en découler une année 1826 extrêmement troublée, M. Champagnat tombant gravement malade tandis que MM. Courveille et Terrailon se heurtent à l'opposition des frères anciens. Finalement ces deux messieurs se retirent et, à la Toussaint 1826, M. Champagnat se retrouve seul prêtre à la tête d'un groupe de près de 80 frères, les uns à l'Hermitage, les autres dans les écoles qui se multiplient. Mais il recevra le renfort de nouveaux jeunes prêtres maristes qui l'assisteront dans l'administration et la formation des frères.

De 1826 à 1829 M. Champagnat achève la mutation de la simple association laïque en congrégation. La simple promesse des débuts est remplacée par les trois vœux de religion ; on passe de la redingote à la soutane. Pour les écoles, le Fondateur impose une méthode de lecture plus moderne. M. Champagnat ne peut cependant obtenir le statut d'association d'utilité publique car la Révolution de juillet 1830 empêche l'aboutissement de sa démarche. Administrativement, jusqu'en 1851 les Frères Maristes resteront des instituteurs laïcs qui doivent être munis d'un brevet pour pouvoir enseigner et être dispensés du service militaire. Malgré ce grave revers l'œuvre est déjà solide et n'aura pas trop à souffrir du profond changement politique. Et puis, la loi Guizot de 1833, qui impose à chaque commune la création d'une école de garçons et une rémunération d'au moins 200 F. pour les maîtres d'école, élargit considérablement le marché de l'éducation. En outre, Guizot impose une méthode pédagogique officielle dite simultanée-mutuelle qui s'inspire surtout de la méthode simultanée. Les Frères Maristes sont donc bien placés sur le marché de l'éducation populaire et les autorités communales préfèrent en général les frères aux instituteurs laïcs car ils offrent à la fois compétence et stabilité aux écoles. Les demandes de fondations vont donc affluer à l'Hermitage, et Champagnat fera de son mieux pour y répondre.

Mais les Frères Maristes sont aussi une branche de la Société de Marie qui tarde à se constituer. Et ce n'est qu'en 1830 que les trois branches (prêtres, sœurs, frères) réussissent à s'unifier sous la direction officieuse du P. Jean-Claude Colin. Comme les prêtres de l'Hermitage se rallient au P. Colin, Champagnat se trouve à nouveau presque seul prêtre avec les frères. Il va donc employer les plus capables dans les postes de direction et d'administration, ce qu'il n'avait pas prévu au départ.

Finalement, les Pères Maristes obtiennent de Rome leur reconnaissance canonique en 1836. Ils nomment alors Jean-Claude Colin comme supérieur de la Société de Marie. Les autorités romaines n'ont pas voulu reconnaître les autres branches, mais celles-ci sont désormais considérées comme des annexes de l'œuvre des prêtres, Champagnat devenant

lui-même Père Mariste. Les multiples épreuves et démarches l'ont épuisé, et il meurt d'un cancer de l'estomac le 6 juin 1840. Dans son testament spirituel il lègue à Jean-Claude Colin une branche mariste qui comprend environ 280 frères enseignant 5 à 6000 enfants dans une cinquantaine d'écoles. Cependant l'esprit et l'histoire des deux branches sont assez différents et, après la mort de M. Champagnat il faudra procéder à une séparation à l'amiable.

Institutionnellement, c'est une œuvre encore fragile qui n'a ni statut canonique ni autorisation civile, ni règle religieuse élaborée. Pédagogiquement c'est une association d'enseignants dynamique. Enfin, M. Champagnat a donné à ses disciples une solidité spirituelle et un esprit missionnaire qui formeront la base de leur rapide développement dans les années suivantes. En 1860 il y aura environ 2000 frères. A partir de 1885 l'institut s'internationalisera rapidement et atteindra son sommet quantitatif en 1967 avec 9750 frères. Depuis, le concile Vatican 2 a porté les Frères Maristes à repenser leur tradition et aujourd'hui l'identité mariste se définit moins comme congrégation que comme courant spirituel réunissant divers genres de vie.